de Puisaye, qu'il commandait, et d'où ses barons, abrités par ses murailles épaisses en même temps que par les forêts profondes de la contrée, bravaient leurs voisins comme d'une position inexpugnable. Au XIIe et au XIIIe siècle, on voit les barons de Saint-Fargeau figurer avec honneur aux croisades : l'un d'eux, Ithier V, mourut en 1218 au siége de Damiette ; un autre, Jean Ier, suivit saint Louis. Peu de temps après, Saint-Fargeau entre par alliance dans la maison de Bar. Un des membres de cette dernière famille, Guillaume de Bar, fut tué à la bataille de Poitiers, et son frère, Robert de Bar, devint le gendre du roi Jean (1356). Pendant la guerre de Cent ans, on voit le château de Saint-Fargeau, toujours commandé par la même famille, soutenir, en 1411, un siége opiniâtre contre les Bourguignons. Puis, le vieux manoir féodal passe, par une transition subite, aux mains de Jacques Cœur, le célèbre argentier du roi Charles VII, qui s'occupe d'y faire exécuter d'importants travaux : la tour la plus vaste du château actuel, mesurant trente-trois mètres de diamètre, et qui fut construite à cette époque, porte encore aujourd'hui le nom de son fondateur. On sait à la suite de quelle intrigue de cour le célèbre argentier fut sacrifié à des rancunes sourdes. A la tête des ennemis de Jacques Cœur, figurait Antoine de Chabannes, grand maître de France, qui, des dépouilles du vaincu, choisit pour sa part le domaine de Saint-Fargeau. Il sut le conserver sous Louis XI, malgré la faveur qu'avait reconquise sous le nouveau monarque le fils de l'argentier. Sous Antoine de Chabannes, le château de Saint-Fargeau prit une importance militaire considérable ; le grand maître s'y retira sur ses vieux jours et y fit faire de nouvelles constructions : on lui doit la porte actuelle, avec ses moulures prismatiques et fleuronnées, et flanquée de deux grosses tours. Jean de Chabannes, fils du précédent, fut le dernier baron féodal de Saint-Fargeau, qui, au XVIe siècle, passe dans la maison d'Anjou et est érigé en comté (1541). Puis viennent les Bourbons et les d'Orléans. Ici se place un des grands souvenirs du vieux château : ce fut là, qu'après sa défaite de la Fronde, Mademoiselle de Montpensier, dite *la Grande Mademoiselle*, se retira avec sa petite cour d'amis dévoués et de grands seigneurs vaincus. Quand elle y arriva, en 1652, le château de Saint-Fargeau était, à l'intérieur, dans un état de délabrement déplorable, et, suivant l'historien dont nous résumons les détails, la duchesse fut forcée provisoirement de coucher dans le lit du bailli nouvellement marié. Aussi se promit-elle bien de faire subir au manoir inhabitable une restauration radicale. L'architecte Louis Leveau, auquel nous devons l'hôtel Lambert et nombre d'autres remarquables constructions du XVIIe siècle, fut par elle mandé à Saint-Fargeau et se mit à l'œuvre. Il commença par élever tout autour de la cour intérieure une belle galerie à plein cintre où la brique, mariée à la pierre, forme un ensemble des plus agréables à l'œil. Le chiffre de la duchesse, délicatement sculpté, orna toute cette partie du château. Enfin des appartements vastes et bien aménagés furent pratiqués dans les principales tours, et les officiers de la suite de la Grande Mademoiselle purent enfin s'y installer. La duchesse de Montpensier passa cinq ans au château de Saint-Fargeau, jouant à la châtelaine et tuant le temps par tous les moyens que l'exil laissait à sa disposition : c'étaient tantôt des bals donnés à la noblesse des environs; tantôt des comédiens qui venaient jouer devant ce public choisi les pièces en vogue à Paris ; tantôt Lulli, qui ne dédaignait pas de faire le voyage et de diriger les six violons de Mademoiselle. Quelques poëtes, Segrais entre autres, quelques beaux esprits du temps achevaient de rendre l'exil plus supportable, et, quand la duchesse avait épuisé toutes ces distractions, en somme assez peu variées, elle s'amusait à tenir sur les fonts de baptême les enfants de ses vassaux, à la grande joie de ces derniers, enivrés d'orgueil par cette faveur. Saint-Fargeau ne sortit des mains de Mlle de Montpensier que pour passer dans celles de M. de Lauzun : on voit que le manoir ne sortit pas, pour ainsi dire, de la famille ; mais le célèbre don Juan du grand siècle ne conserva pas au château de Saint-Fargeau la vie et l'animation que l'amazone de la Fronde avait su lui rendre pendant cinq années. Après y avoir bâillé quelque temps, Lauzun vendit le domaine au financier Crozat, en 1717. C'est après ce dernier qu'apparaît la dernière famille des seigneurs de Saint-Fargeau, les Lepelletier des Forts, famille de race parlementaire, d'une rigidité de mœurs jointe à des principes d'indépendance que l'esprit de corps développait davantage chaque jour. Michel Robert Lepelletier de Saint-Fargeau fit de notables modifications à la partie du château située au nord-ouest, et qui, de son nom patronymique, prit alors la dénomination de Pavillon des Forts. Cette construction est d'un style assez médiocre, comme le sont du reste la plupart de celles du même temps. Elle fut d'ailleurs notablement endommagée par le terrible incendie du 24 juin 1752, qui ne laissa debout que les gros corps de maçonnerie et les tours du château. Le désastre fut immédiatement réparé, mais les appartements intérieurs avaient à jamais perdu leur grand caractère ancien. Les derniers seigneurs de Saint-Fargeau furent Michel-Etienne Lepelletier, avocat général au Parlement, et son fils Louis-Michel, assassiné en 1793 par le garde Pâris. Le rôle que Louis-Michel Lepelletier de Saint-Fargeau joua sous la Révolution, non moins que sa fin tragique, assurèrent la conservation intacte du château où s'était écoulée sa jeunesse. Saint-Fargeau vit après la Révolution renaître de beaux jours : son vaste parc fut tracé avec un grand goût par le père des propriétaires actuels, lesquels n'ont eux-mêmes rien négligé pour conserver la vieille résidence historique avec un soin religieux. « Lorsqu'on approche de sa vaste enceinte, dit un écrivain contemporain, on est frappé de l'aspect grandiose de ces masses de pierres qui semblent défier le temps et les révolutions. Ses possesseurs successifs ont fait percer çà et là les tours et les courtines; des tours élevées y ont remplacé les créneaux aux baies étroites; des campaniles d'un style douteux les dominent; les fossés ont été mis à sec et plantés d'arbres. Malgré ces déguisements, le château a conservé sa rude physionomie, son caractère de force et de vigueur. » L'église de la ville, classée parmi les monuments historiques, date du XIIIe siècle. La chapelle du cimetière est ornée de curieuses sculptures représentant des épisodes de la Vie de Jésus-Christ. La tour de l'Horloge (XVe siècle) a été transformée en prison.

FARGEAU (PARC DE **SAINT-**), ancien domaine de la famille de ce nom, dont le plus illustre membre fut Michel Lepelletier de Saint-Fargeau, membre de la Convention, assassiné par un fanatique pour avoir voté la mort de Louis XVI. Le parc de Saint-Fargeau était situé naguère encore sur le plateau de Belleville : il avait été nommé ainsi en mémoire de la seigneurie de ce nom, qui est actuellement un chef-lieu de canton du département de l'Yonne. Il existait encore au commencement de ce siècle. Après l'assassinat de Michel Lepelletier, le décret qui lui avait d'abord accordé les honneurs du Panthéon ayant été rapporté, le corps fut rendu à sa famille, qui lui fit ériger un tombeau dans le parc de Saint-Fargeau. Cette tombe, autrefois isolée, située au nord-est du télégraphe, est resserrée par les habitations qui sont groupées autour. Le parc de Saint-Fargeau a depuis été vendu par lots, et ses plus beaux arbres son tombés sous la cognée. Le télégraphe qui a été établi à l'une de ses extrémités était le premier jalon de la ligne de Paris à Strasbourg. C'est près de là qu'en 1790, peu de temps après l'invention de Chappe, Dupuis, le célèbre auteur de l'*Origine des cultes*, correspondait, du haut de sa maison, au moyen de la nouvelle machine, avec un savant de ses amis, habitant Bagneux. Au delà du nouveau cimetière de Belleville, ouvert en 1809, et tout près des fortifications, est un établissement public, connu sous le nom de Bal du lac de Saint-Fargeau : « Il y a environ huit ans, cet emplacement était aride et d'aspect fort peu séduisant : néanmoins, lisons-nous dans un recueil contemporain, un spéculateur, comprenant tout le parti qu'on peut tirer d'une pareille situation, achète le terrain, y fait creuser un lac où viennent se déverser les ruisseaux d'alentour, et puis il fait mouvementer le sol de sa propriété. Dès lors les monticules surgissent, les vallons se creusent et les méandres se courbent; des ombrages sont improvisés sur tout cela ; pavillons, chalets et grottes sont dispersés dans ce nouvel éden ; des barques peuplent les eaux du lac, et les harmonies d'un orchestre de choix appellent, deux fois par semaine, les promeneurs d'alentour. » Le bal du lac de Saint-Fargeau remplace aujourd'hui les anciennes guinguettes de la Courtille.

FARGÈS, munitionnaire général des vivres sous Louis XIV. Il s'est fait connaître par un désintéressement patriotique trop rare pour que nous le passions sous silence. Le ministre de la guerre se trouvant hors d'état, par suite de l'épuisement du trésor et des calamités qui désolaient la France, de faire à l'intérieur des approvisionnements nécessaires pour la campagne de 1710, Fargès acheta à l'étranger des fourrages pour cent mille chevaux, des grains pour l'armée, renouvela la même opération, lors de la campagne de 1714, y épuisa ses ressources et mourut sans fortune.

FARGET ou **FERGET** (Pierre), traducteur français du XVe siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-Augustin et passa la plus grande partie de sa vie à Lyon. On a de lui : le *Nouveau Testament en françois*, vu et corrigé par F.-F. Julien Macho et Pierre Ferget (Lyon, sans date, in-fol. gothiq.); *Miroir de la vie humaine* (Strasbourg, 1442, in-fol.), trad. de Roderic, évêque de Zamora ; *Procès fait et démené entre Bélial, procureur d'enfer, et Jhésus, fils de la vierge Marie* (Lyon, 1482, in-fol.), trad. de Jacques Téramo ; le *Propriétaire des choses* (Lyon, 1485, in-fol.), trad. de Jean Corbichon, revue par Farget, etc.

FARGIS (Madeleine DE SILLY, dame DU), comtesse de la Rochepot. Elle a été une des héroïnes, ou mieux un des instruments de cette guerre incessante, importune, agaçante, que fit la reine Anne d'Autriche au cardinal de Richelieu. Elle était dame d'atours de l'épouse de Louis XIII, sa confidente, aussi son amie, sa servante dévouée, son admiratrice, comme toutes les personnes qui approchaient de cette adorable Espagnole, et, comme elles, elle partagea la haine de sa maîtresse contre le ministre ; avec elles, elle entra dans toutes les intrigues, dans toutes les conjurations qui avaient pour but de renverser l'ennemi déclaré de la maison d'Autriche.

Celui qui n'avait pas craint de faire monter sur l'échafaud les Chalais et les Montmorency, d'exiler les Chevreuse et les Motteville, de faucher et de couvrir de sa robe rouge tout ce qui le gênait pour arriver à son but, ordonna à Mme du Fargis de sortir du royaume, et avec elle il bannit le valet de chambre Bernighen, qui passait pour son amant et son complice.

Mme du Fargis n'en continua pas moins à conspirer ; ses lettres, écrites en chiffres, furent interceptées et la firent condamner, en 1631, à être décapitée, par arrêt de la chambre de justice de l'Arsenal. Ces lettres se trouvent dans le *Journal du cardinal de Richelieu* et dans la *Vie* de ce ministre, par Le Clerc (1753, 6 vol. in-12).

Mme du Fargis mourut à Louvain au mois de septembre 1639, laissant deux enfants, un fils, mort au siége d'Arras, le 2 août 1640, et une fille, religieuse à Port-Royal, et morte en 1691.

FARGITE s. f. (far-gi-te). Minér. Nom donné par Heddle à la galactite rouge de Glen-Farg, qu'il regarde, ainsi que la mésolite, comme intermédiaire entre la natrolite et la scolézite.

FARGUE s. f. (far-ghe). Mar. Bordage supplémentaire à l'aide duquel on augmente au besoin la hauteur des bords d'un canot. On dit aussi FARDE. ‖ *Fargues volantes*, Celles qu'on peut démonter à volonté lorsqu'on n'en a plus besoin, ou qu'elles pourraient s'endommager. ‖ *Fargues de sabords*, Bordages minces qu'on cloue sur les jointures des seuillets, pour empêcher l'eau de pénétrer par les interstices dans un gros temps.

FARGUEIL (Mlle Anaïs), actrice française, née à Toulouse le 21 mars 1819, fille d'un artiste de l'Opéra-Comique. Elle entra à douze ans au Conservatoire, remporta en 1834 le prix de chant, et débuta presque aussitôt à l'Opéra-Comique dans la *Marquise* (28 février 1835). *Adolphe et Clara*, le *Diable à quatre* et le *Cheval de bronze* lui valurent surtout un succès de beauté ; car sa voix avait été brisée à la suite d'une fluxion de poitrine. Aussi M. Jules Janin disait-il avec raison à cette époque, en parlant de la jeune artiste : « C'est un buisson de roses d'où sort un filet de vinaigre. » Un an après son entrée à l'Opéra-Comique, elle contractait un engagement avec le Vaudeville, où elle parut le 11 mai 1836, dans le rôle de Mathilde du *Démon de la nuit*, pièce qui lui dut une vogue longtemps soutenue. En 1842, elle quitta le Vaudeville pour le Palais-Royal et y créa avec bonheur la *Fille de Figaro;* puis elle passa, en 1844, au Gymnase-Dramatique, qui lui fournit peu d'occasions de se mettre en relief, et elle entreprit, en 1845, une longue excursion dans les départements. Chargée de couronnes, elle revint à Paris, et, le 27 décembre 1852, elle rentrait au Vaudeville dans *Alexandre chez Apelle*. La critique applaudit au retour de la charmante actrice, qui avait disparu, on ne sait pourquoi, du théâtre de ses succès, et s'était mise, comète errante, à courir la province. Un peu oubliée par sa faute, elle se révéla de nouveau avec éclat, par la double création d'Aspasie et de Marco, dans les *Filles de marbre;* ce rôle de Marco, rôle ingrat, odieux même, presque impossible à force de difficultés, rôle de démon aux formes d'ange, lui a valu le plus beau triomphe que puisse envier une artiste, dans un personnage si peu de nature à éveiller les sympathies, qui attire et repousse en même temps, qui laisse pressentir tous les vices et endort l'âme dans les extases énervantes de la damnation ; qui, en un mot, préfère le son des pièces d'or à la voix de Roméo, qu'elle se mêle ou non, cette tendre voix, aux doux chants de la fauvette et au murmure des peupliers. Depuis les *Filles de marbre*, Mlle Fargueil a abordé avec un grand succès des rôles écrits le plus souvent à son intention et parmi lesquels nous citerons : Régine d'Ernestat, de la *Vie en rose ;* Eva, de la pièce de ce nom ; Louise, du *Mariage d'Olympe ;* Lucie, de *Lucie Didier;* Madeleine, de *Rédemption ;* Jeanne, des *Diables noirs;* Claire, dans les *Femmes fortes;* Cécile, dans *Nos intimes*, etc. Cette actrice a la voix mordante et bien timbrée, la démarche aisée, beaucoup de grâce et de sensibilité. Elle se costume avec goût, et sait donner aux personnages qu'elle représente le plastique destiné à charmer la vue. Son œil passionné et spirituel, à la fois doux et malin, sa tête pâle, couronnée d'un épais diadème de cheveux noirs, et ce sourire superbe qu'on ne peut définir, expliquent son triomphe dans Marco, rôle qu'elle a fait sien, et qui convient on ne peut mieux à son talent et au genre particulier de sa beauté. Egalement faite pour le drame et pour la comédie, elle excelle à jouer les rôles méchants, haineux, sarcastiques, et nulle ne s'entend mieux qu'elle à montrer *furens quid femina possit!* La colère la fait flamboyer. Elle a des mépris frappés de haut en bas, comme des coups de stylet. Quand on a vu comme, au besoin, sa langue acérée darde un mot sanglant, on hésite à croire que c'est bien elle qui fit la réponse suivante à un membre du comité de bienfaisance quêtant pour les ouvriers de l'industrie cotonnière : « Madame, disait-il, jamais aumône ne fut mieux placée. — Aux travailleurs, répliqua la comédienne, on ne fait point l'aumône ; on partage avec eux. »

FARGUES (Balthasar DE), aventurier français, mort en 1665. D'abord soldat, il entra ensuite dans l'administration des vivres, puis devint major dans le régiment de Bellebrune. Pendant la Fronde, il prit le parti de Condé, s'empara de Hesdin, où il se rendit indépendant et se conduisit avec cruauté, leva des troupes, démantela Saint-Pol, échoua dans un coup de main sur Abbeville, fit tirer sur l'armée du roi et fut compris dans l'amnistie signée après la paix des Pyrénées. Quelques années plus tard, Louis XIV ayant appris que Fargues vivait dans ses domaines près de Dourdon, et se rappelant le rôle qu'il avait joué pendant la Fronde, manda le président de Lamoignon et lui manifesta, dit Saint-Simon, l'extrême désir qu'il pût trouver le moyen de faire pendre de Fargues. Conformément à la volonté du roi, de Fargues fut arrêté, conduit devant une commission des juges du présidial et condamné à être pendu, comme coupable de « péculat, larcins, malversations, etc., commis à la fourniture du pain à la garnison de Hesdin et autres troupes. » Ses biens, évalués à quatre millions, furent confisqués.

FARGUES (Jean-Joseph DE MÉALLET, comte DE), homme politique français, né à Issoire en 1776, mort en 1818. Il émigra en 1791, se battit contre la France dans l'armée de Condé, s'établit à Lyon, sous le consulat, et fut, sous l'empire, président de l'administration des hôpitaux de cette ville. Nommé, à la rentrée des Bourbons, colonel de la garde nationale, puis maire de Lyon, il signala son dévouement à la cause royale par les mesures qu'il prit à la nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes, fut néanmoins maintenu dans son poste ; mais les relations qu'il entretint avec les Bourbons le firent révoquer. Réintégré à la municipalité de Lyon après la bataille de Waterloo, le comte de Fargues fut nommé député du Rhône, et réélu après la dissolution de la chambre introuvable. On a de lui une brochure intitulée : la *Vérité sur les événements de Lyon, en réponse au Mémoire de M. le colonel Fabvier* (Lyon, 1817).

FARIA (Antonio DE), célèbre aventurier et pirate portugais, d'une noble et ancienne famille, né à Lisbonne au commencement du XVIe siècle, mort en 1540. Son proche parent, Pedro de Faria, ayant été nommé gouverneur à Malacca, Antonio de Faria partit avec lui pour le Japon. Il y acquit, par des moyens plus hardis qu'honnêtes, en capturant, avec quelques aventuriers de Patana, trois jonques chinoises richement chargées, une grande quantité de marchandises précieuses qu'il embarqua sur des navires, ne pouvant s'en défaire avantageusement à Patana même, et il les envoya dans la ville populeuse de Lugor, sous le commandement du célèbre Ferdinand Mendez Pinto. Mais ces navires ayant été attaqués, pillés et coulés bas par des pirates japonais, Antonio de Faria, complétement ruiné, résolut de se faire pirate lui-même, autant pour refaire rapidement sa fortune que pour venger la mort des Portugais massacrés. Rassemblant autour de lui cinquante-cinq aventuriers intrépides autant que peu scrupuleux, parmi lesquels se rangea Mendez Pinto, miraculeusement échappé aux pirates indigènes, Antonio de Faria se mit à parcourir ces mers avec succès « pendant sept mois et demi, » pillant les villes, capturant les bâtiments qu'il rencontrait, et cherchant partout le mortel ennemi des Portugais dans ces parages, Coja-Acem, natif de Guzerat, le chef des pirates qui avaient pillé et coulé les vaisseaux de Mendez Pinto. Ayant rencontré un bâtiment richement décoré, qui avait à bord la fille du gouverneur de Colem, fiancée à un chef du voisinage, il l'enleva par surprise, fit prisonniers la fiancée ainsi que ses frères et vingt matelots de la suite, et renvoya le reste à terre. Puis, peu après, le fiancé ayant paru avec cinq vaisseaux, allant à la rencontre de sa femme, Antonio de Faria échangea les saluts usités avec lui. Après ce bel exploit, de Faria résolut d'aller hiverner à Siam et d'y partager avec ses compagnons le butin fait dans ses croisières. Mais ayant jeté l'ancre sous l'île de *los Ladrones* (ou des Pirates), il y fut surpris par une tempête violente, pendant laquelle ses vaisseaux se brisèrent sur le rivage. Quatre cent quatre-vingts hommes, sur cinq cent trente-trois qui composaient l'expédition, périrent. Les cinquante-trois survivants, parmi lesquels était Faria, se trouvèrent réduits à la plus grande détresse, et durent se nourrir exclusivement des fruits que fournissaient les bois de l'île. Heureusement, un petit bâtiment chinois étant venu relâcher dans ces parages, Antonio de Faria réussit à s'en emparer, pendant que l'équipage était descendu à terre, et il mit aussitôt à la mer, abandonnant sans la moindre ressource sur cette île déserte les trente ou trente-cinq pauvres Chinois qu'il venait si brusquement de déposséder de leur bâtiment. Cinglant alors vers le port de Hingran, Antonio de Faria y aborda, à la tombée de la nuit, une grosse jonque chinoise qu'il emmena en pleine mer : peu de temps après, il contracta alliance avec un pirate chinois, qui lui promit de le servir

fidèlement, moyennant que le tiers du butin lui appartiendrait. Ce renfort arrivait fort à propos. Faria reçut des nouvelles de son implacable ennemi, Coja-Acem, à la rencontre duquel il se dirigea sur-le-champ. Le combat fut disputé avec acharnement; mais la victoire demeura aux Portugais. Coja-Acem fut haché en morceaux et jeté par-dessus bord ; cinq de ses matelots, qui seuls avaient survécu, furent jetés à fond de cale, afin qu'on pût leur arracher par les tortures le secret des lieux où leurs trésors étaient enfouis. Les vainqueurs se rendirent à Liampoo (Ning-Po), où ils furent reçus avec les plus grands honneurs par les marchands portugais. Une procession splendide vint au-devant de Faria, et le conduisit dans la ville, où de grands préparatifs avaient été faits pour le recevoir. A Liampoo, Faria fit connaissance avec un pirate chinois, nommé Limilau, qui lui donna des renseignements absurdes sur une prétendue île appelée Calempluy, dans laquelle étaient les tombes de dix-sept rois de la Chine, toutes en or massif, sans compter d'immenses trésors de toute espèce. Alléché par la perspective de cette riche proie, qui paraît n'avoir existé que dans les traditions populaires du pays, Antonio de Faria mit à la mer avec Limilau. Mendez Pinto faisait partie de cette expédition passablement fabuleuse, qu'il a racontée dans son autobiographie. Les Portugais arrivèrent d'abord dans un port appelé Buxipalem, situé par le 49e degré de latitude nord, où le climat était froid et la mer encombrée de monstres que Pinto n'ose décrire. Ils étaient alors en mer depuis deux mois et demi, suivant constamment leur route au nord-est, et Calempluy néanmoins ne paraissait pas. Faria reprocha alors à Limilau de gouverner à l'aventure, et, dans un accès de colère, le menaça de le poignarder. Le pirate, en conséquence, n'eut rien de plus pressé que de s'enfuir, et son exemple fut suivi par trente-six des matelots chinois qui avaient pris du service sous Faria. Celui-ci, n'ayant plus de guide, n'en persista pas moins à chercher les sépultures royales, et arriva enfin à Calempluy, que Pinto décrit de manière à donner une haute idée de son imagination. « L'île, dit-il, qui a environ une lieue de circuit, est tout entière environnée d'une plate-forme de jaspe, élevée de 20 palmes environ ; les pierres y sont jointes avec tant d'art, que toute la muraille semble faite d'un seul morceau. A des intervalles de 40 pieds étaient rangés sur ce mur des piliers de cuivre surmontés chacun d'une figure de femme tenant une urne à la main. A l'intérieur de cette sorte de galerie se trouvaient de longues rangées d'arcades, de tours dorées et de figures monstrueuses fondues en métal, avec 360 ermitages dédiés aux dieux de l'empire. » Faria descendit à terre immédiatement et, pénétrant dans un de ces ermitages, commença à ramasser l'argent qui s'y trouvait mêlé aux ossements des morts, argent qui provenait, à ce que lui dit l'ermite effrayé, « des aumônes apportées avec les cadavres, afin de les aider à vivre dans le monde de la lune, où ils habitent durant toute l'éternité. » Gorgé de butin, Faria remit à la voile et regagna la pleine mer. Après un mois de navigation environ, il fut assailli, dans le golfe de Nankin, par un ouragan furieux qui le réduisit à une telle détresse, qu'il fut contraint d'alléger ses deux navires par tous les moyens possibles et de jeter par-dessus bord les caisses pleines d'argent. Vers minuit, enfin, les gens qui montaient le vaisseau d'Antonio Faria poussèrent ce cri lamentable : « Que Dieu ait pitié de nous ! » Lorsque le jour vint, le navire avait disparu. L'autre bâtiment était dans un état déplorable et l'équipage, essayant la seule chance qui lui restât, le poussa sur la côte, où il se brisa aussitôt. Quatorze Portugais se sauvèrent; le nombre des noyés, en y comprenant les matelots chinois, fut de trente-six. « Cet épouvantable désastre, dit Pinto, arriva un lundi, le cinquième jour d'août, en l'année 1540; de quoi le Seigneur soit éternellement loué. »

FARIA (Thomé DE), humaniste et carme portugais, né à Lisbonne vers 1558, mort en 1628. Il fut évêque de Targa en 1616. On a de lui une traduction en vers latins des *Lusiades* de Camoens, intitulée : *Lusiadum libri decem* (Lisbonne, 1622, in-8o), et divers ouvrages restés manuscrits.

FARIA (Manoel-Severim DE), historien portugais, né à Lisbonne vers 1581, mort en 1655. Il était chanoine et chantre de la cathédrale d'Evora. Il acquit une vaste instruction, fut un des plus savants numismates de son temps et employa ses revenus à former de précieuses collections de livres, de manuscrits, de médailles anciennes, etc. On a de lui : *Discursos varios* (Evora, 1624, in-4o) ; *Discurso sobre a origem e grande antiquedade das vestes que usa por habito ecclesiastico o clero de Portugal* (Evora, 1634, in-4o); *Noticias de Portugal* (Lisbonne, 1655, in-fol.), le plus intéressant de ses ouvrages, dans lequel il propose notamment des moyens pour amener le Portugal au plus haut degré de prospérité.

FARIA (Joseph-Custodi DE), magnétiseur, né à Goa (Indes orientales), d'un nègre idolâtre, vers 1755, mort à Paris en 1819. Il fut conduit fort jeune à Lisbonne, où il fit son éducation, entra dans les ordres à Rome, fut quelque temps détenu, en Portugal, pour cause politique ; puis, rendu à la liberté, il partit pour Paris, où il se trouvait à l'époque de la Révolution. Après avoir pris une part assez active aux événements de l'époque, l'abbé Faria professa la philosophie dans le midi de la France. Vers la fin de sa vie, il retourna à Paris, où il acquit une assez grande réputation comme magnétiseur. L'originalité de sa physionomie, la couleur sombre de sa peau, son regard vif, pénétrant, scrutateur, son débit facile, son imperturbable assurance, tout en lui se prêtait parfaitement au rôle d'illuminé qu'il cherchait à jouer. Sa renommée lui valut d'être mis en scène dans le vaudeville intitulé : la *Magnétismomanie*, où l'acteur Potier contrefaisait à merveille la voix, les gestes et le physique de l'abbé Faria. Il est question de ce personnage dans un passage des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, et Alexandre Dumas s'en est emparé dans son intéressant *Comte de Monte-Cristo;* avec son imagination merveilleuse, le romancier grandit étrangement l'abbé Faria, le doue d'une science et de facultés extraordinaires, et le fait mourir prisonnier au château d'If.

FARIA Y SOUZA (Manoel DE), célèbre historien portugais, né à Souto en 1590, mort en 1649. Il montra dès l'enfance des dispositions si extraordinaires que, à l'âge de dix ans, il fut en état de suivre les cours de l'université de Braga. En 1604, il entra au service du savant Gonzalo de Moraes, évêque d'Oporto, qui le prit pour secrétaire et voulut le faire entrer dans les ordres; mais, quelque brillantes que fussent ses offres, elles ne purent séduire le jeune Faria, qui s'était épris d'une jeune fille dont il fit sa femme en 1613 et qu'il a célébrée dans ses premières poésies sous le nom d'Albania. En 1619, il quitta le Portugal pour aller chercher fortune à la cour de Madrid ; mais son caractère indépendant l'empêcha de réussir, et il reprit bientôt après la route du Portugal. Là, il ne fut pas plus heureux, ce qui le détermina, en 1631, à se rendre pour la seconde fois à Madrid, où, dans le courant de la même année, il obtint la place de secrétaire du marquis de Castel-Rodrigo, nommé ambassadeur à Rome. Dans cette dernière ville, Faria sut se concilier la bienveillance et l'estime des savants que le pape Urbain VIII attirait à sa cour. Il fut même en grande faveur auprès de ce pontife ; mais, à la suite d'un différend avec l'ambassadeur, il revint en Espagne. Faria y eut beaucoup à souffrir du ressentiment du marquis; aussi, découragé par l'adversité, renonça-t-il à toute idée de fortune pour se consacrer entièrement aux lettres. Il passa ses dernières années dans la retraite et mourut de la pierre.

Faria appartenait à cette extravagante école espagnole, qui s'était inspirée des traditions de celle des martinistes italiens. Il abonde en traits qui décèlent une imagination aussi riche que hardie ; mais toutes ses beautés sont semblables à des fleurs enterrées sous des herbes parasites. Cependant, ses ouvrages historiques, qui sont tous écrits en espagnol, ont conservé jusqu'à nos jours une grande valeur à cause de la véracité et de l'impartialité de l'auteur. Parmi ses autres écrits, il en est quelques-uns en langue portugaise, mais la plupart sont en espagnol. Nous citerons, parmi les principaux : *Noches claras* ou *Discursos morales y politicos* (Madrid, 1623-1626, 2 vol.) ; *Epitome de las historias portuguesas* (Madrid, 1626), le plus estimé de ses ouvrages et dont la meilleure édition est celle de Bruxelles (1730), avec une continuation jusqu'à cette date; *Comentarios sobre la* Lusiada (Madrid, 1639, 2 vol.); *Defenso por los Comentarios sobre la* Lusiada (Madrid, 1640), ouvrage écrit pour la défense du précédent, qui avait fait accuser son auteur devant l'inquisition de Madrid et celle de Lisbonne ; *Fuente de Aganipe, rimas varias* (Madrid, 1644-1646, 4 vol.), recueil qui renferme 600 sonnets, dont 200 en portugais, 12 poëmes, 20 églogues et un grand nombre de chansons et de pièces de vers de tout genre; *El Asia portuguese* (Lisbonne, 1666-1675, 3 vol.); *El Europa portuguese* (Lisbonne, 1678-1680, 3 vol., 2e édit.); *El Africa portuguese* (Lisbonne, 1681, 2 vol.) ; *El America portuguese*, ouvrage resté inédit. C'est lui qui a édité l'ouvrage de Saniedo, intitulé : *Imperio de la China y cultura evangelica per los religiosos de la compaña de Jesus* (Lisbonne, 1643, in-4o).

FARIBOLE s. f. (fa-ri-bo-le — L'origine de ce mot n'est pas certaine. Caseneuve et Bourdelot le dérivent du bas latin *faria*, qui, dans les gloses d'Isidore, est interprété par *verba multa*, de *fari*, parler. Henri Estienne estime que *faribole* est une corruption de *parabole*, et Ménage le rapporte à *frivole*, qui est employé en ce sens dans un vieil ouvrage, la *Grande nef des fous du monde*, au sujet de l'astrologie judiciaire : « O vivant en ce monde ne enterre pas ton entendement de ces *frivolles*, mais tes sens offusquez delyes. » Quelques étymologistes ont pensé au latin *fari bullas*, dire des bourdes. Dans le vieux français, on trouve aussi *favorible* et *falibourde*. M. Littré croit que les trois formes sont purement de création individuelle, sans racine réelle). Propos, discours sans valeur, sans vérité, sans portée : *Conter des* FARIBOLES. *Vous nous ennuyez avec vos* FARIBOLES.

C'est un style éloquent qu'un billet au porteur,
Qui vaut mieux qu'un discours rempli de *fariboles*.
REGNARD.

Diantre ! où veux-tu que mon esprit
T'aille chercher des *fariboles ?*
Quinze ans de mariage épuisent les paroles.
MOLIÈRE.

FARIDONDAINE s. f. (fa-ri-don-dè-ne — Pour expliquer ces veilles locutions : *la faridondaine, la faridondon*, Génin prétend qu'il faut lire :

La, fa, ris, dondaine!

Nos pères, en effet, aimaient à introduire ainsi dans leurs refrains le nom des notes de musique; ce serait donc là un refrain où l'on inviterait à rire la *dondaine*, la grosse *dondon*. Mais on a dit aussi *la faridondé!...* Génin ne sera pas embarrassé pour expliquer cette variante. *Dondaine*, c'était la grosse dondon ; *dondé* en sera le mâle. « *Dondé*, c'est-à-dire engraissé, gros. Voyez plutôt ce passage de lettres de rémission de 1457 : « Le suppliant » *geta* hors de l'estable, sans le sceu de per- » sonne, une paire de buefz *dondez*. » Ecrivez en conséquence :

La, fa, rira dondé!

c'est-à-dire *le gros garçon rira*. » M. Littré prétend que les mots en question ont été formés, sans racine réelle, pour servir de refrain à certaines chansons. C'est plus simple, et peut-être est-ce plus vrai). Mot qui revient dans les refrains d'un grand nombre de chansons, sans qu'il soit possible de lui attribuer un sens quelconque :

Aux Apollons de cabarets
Paye un broc de suresne;
Un aveugle y chante en faussant
La *faridondaine*
D'un ton menaçant.
BÉRANGER.

‖ On dit aussi LA FARIDONDON et LA FARIDONDÉ.

FARIGLIANO, l'ancienne *Farilianum*, ville d'Italie, prov. de Mondovi, à 34 kilom. N.-E. de Coni, au pied d'une colline, sur la rive droite du Tanaro ; 2,600 hab. Manufactures de soie ; commerce en produits agricoles. Eglise très-ancienne, que l'on suppose avoir été construite sur l'emplacement d'un temple consacré à Diane.

FARIGOULE s. f. (fa-ri-gou-le). Bot. Nom du thym dans le midi de la France.

FARILLON s. m. (fa-ri-llon ; *ll* mll. — rad. *phare*). Pêche. Réchaud dans lequel on allume du feu pendant la nuit pour attirer certains poissons.

FARIN (Nicolas-François), historien français, né à Rouen au commencement du XVIIe siècle, mort en 1675. Il fut prieur de Notre-Dame du Val en Normandie. On a de lui : *Histoire de la ville de Rouen* (Rouen, 1668, 3 vol. in-12), ouvrage estimé, et la *Normandie chrétienne* (Rouen, 1669, in-4o).

FARINA (Fabrizio), sculpteur toscan du XVIe siècle. Il acquit une grande réputation pour l'habileté avec laquelle il exécutait des œuvres en porphyre. On cite particulièrement son buste du grand-duc François Ier, et les morceaux qu'il a sculptés dans la chapelle des Médicis, à Saint-Laurent.

FARINA, ville de l'Etat de Tunis. V. PORTO-FARINA.

FARINACCI (Prosper), en latin **Farinacius**, jurisconsulte italien, né à Rome en 1554, mort en 1613. Après avoir exercé avec le plus grand succès la profession d'avocat à Rome et gagné une fortune considérable, il devint procureur fiscal, conseiller de la sacrée consulte sous Clément VIII et procureur général fiscal de la chambre apostolique sous Paul V. Comme magistrat, Farinacci montra autant d'activité dans la recherche des coupables que de sévérité dans l'application des peines; cependant, il était loin d'être lui-même exempt de tout reproche. Accusé d'un crime odieux contre les mœurs, il fallut l'intervention du cardinal Salviati pour lui faire obtenir sa grâce de Clément VIII. On raconte, à ce sujet, que le pontife, jouant sur le nom de Farinacci, lui dit ces paroles : « Votre farine peut être bonne; mais le sac qui la renferme est bien souillé. » Comme jurisconsulte, il acquit une grande célébrité, et ses ouvrages, qui forment un immense répertoire, où toutes les questions qui peuvent s'élever sont examinées avec le plus grand soin et avec une méthode judicieuse, ont fait autorité en Italie jusqu'au XVIIIe siècle. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Anvers (1620, 13 vol. in-fol.) et plusieurs fois réimprimées.

FARINACÉ, ÉE adj. (fa-ri-na-sé — rad. *farine*). Qui est de la nature de la farine; qui a l'apparence de la farine, qui se réduit en poudre semblable à la farine : *Substances* FARINACÉES.

FARINAIRE s. f. (fa-ri-nè-re — rad. *farine*). Bot. Syn. d'OÏDIUM, genre de champignons parasites.

FARINATA DEGLI UBERTI, chef des gibelins de Florence. V. UBERTI.

FARINATO (Paul), peintre italien, né à Vérone en 1525, mort à Venise vers 1607. Giolfino, peintre peu connu, fut son premier maître et son ami. Ils firent ensemble un voyage à Venise, où Farinato, charmé devant les chefs-d'œuvre des maîtres de cette école, fit un long séjour pour copier et recopier ces pages sublimes. De là, mais seul, il se rendit à Rome, et se fit admettre dans l'atelier de Jules Romain, qui était le rendez-vous de tous les artistes du monde. Après un séjour dont on ne sait pas la durée, il débuta, à Mantoue, par une grande figure assise, un *Saint Onuphre*, dont il reste quelques rares gravures, où l'on retrouve un mélange des styles qu'il aimait. L'allure, le modelé, la silhouette, rappellent Jules Romain et les antiques, et la couleur, si l'on en croit Baldinucci, fait songer à la palette de Titien. Une œuvre plus considérable, et dont les reproductions ne se trouvent guère que dans les musées italiens, c'est le grand tableau la *Multiplication des pains*, qu'on attribue à Farinato. La disposition en est superbe ; on y remarque de grandes et belles figures. Cette peinture, en un mot, est de la belle époque et doit se placer au premier rang. On ne sait ce qu'est devenue cette toile, qui a été à Mantoue et à Rome. Après avoir travaillé tour à tour dans les diverses capitales de l'Italie, Farinato revint à Venise pour voir, avant de mourir, ses maîtres préférés : Giorgione, Titien et le divin Corrége. C'est là qu'il s'éteignit, dans un âge très-avancé. — Son fils, Horace FARINATO, né à Vérone, mort après 1615, fut à la fois peintre et graveur. On cite de lui une belle peinture représentant la *Descente du Saint-Esprit*, à l'église San-Spirito de Vérone.

FARINDOLA, bourg du royaume d'Italie, prov. de l'Abruzze Ultérieure Ire, cant. et à 8 kilom. de Civita-di-Penne ; 2,154 hab. Commerce de laine et de bestiaux.

FARINE s. f. (fa-ri-ne — lat. *farina;* de *far*, blé. On peut comparer le persan *bâr*, orge, grain dont on fait la bière, *bârah*. Ce mot signifie en général nourriture, fruit, et se rattache au verbe *burdan*, du sanscrit *bhar*, porter, nourrir, sustenter. Le latin *far* désigne non-seulement, à ce que l'on croit, l'épeautre, mais toute espèce de céréales. Les langues germaniques, par contre, ont conservé le sens spécial, car le gothique *baris*, *barizeins*, anglo-saxon *bere*, scandinave *barr*, s'appliquent exclusivement à l'orge, et le nom de la bière, anglo-saxon *beor*, scandinave *bior*, ancien allemand *peor*, s'y rattache comme le persan *bârah* à *bâr*. Enfin, les idiomes celtiques possèdent aussi ce mot avec des significations diverses : irlandais *bar*, blé, *bar*, nourriture, fruit, *bar*, *baran*, pain, *barr*, moisson, *beoir*, bière ; kymrique *barlys*, orge, d'où l'anglais *barley*, *bara*, pain, nourriture, *bûr*, bière ; armoricain *bara*, pain, *biorch*, bière). Matière pulvérulente résultant du broiement du grain des céréales et de quelques autres espèces de grains : FARINE *de froment, de seigle, de blé noir.* FARINE *de moutarde, de graine de lin. La* FARINE *du millet est excellente cuite avec du lait.* (Berquin.)

— *Fleur de farine*, Farine de froment très-pure et de très-belle qualité. ‖ *Folle farine*, Farine si ténue que le moindre souffle la disperse : *Les murs des moulins sont couverts de* FOLLE FARINE.

— *Farine animale*, Poisson sec réduit en poudre et mêlé d'écorce de pin, dont se nourrissent certains peuples.

— Loc. prov. *De la même farine*, en latin *ejusdem farinæ*, c'est-à-dire de la même pâte, du même calibre, du même acabit, etc. V. EJUSDEM FARINÆ.

— Techn. *Farine minérale*, Minerai réduit en poudre très-fine, ce que l'on obtient en le faisant passer, après un grossier broyage préalable, sous des meules horizontales établies comme celles des moulins à blé.

— Minér. *Farine fossile*, Calcaire pulvérulent appelé aussi CALCAIRE FARINEUX OU FLEUR DE CHAUX NATURELLE. ‖ *Farine empoisonnée*, Nom vulgaire de l'oxyde blanc d'arsenic, qu'on rencontre sur certains minerais de cobalt.

— **Encycl.** Chim. Le rôle que jouent les *farines* de certaines semences dans l'alimentation des hommes et des animaux est tellement grand, et les différences entre les propriétés nutritives de *farines* d'origines diverses sont tellement prononcées, qu'il est indispensable de connaître la composition de celles dont l'usage est le plus répandu.

En général, on évalue les propriétés nutritives d'une *farine* par la quantité de matières azotées qu'elle renferme, et on admet qu'elles sont proportionnelles à cette quantité. Cela n'est pas tout à fait exact, les *farines* renfermant, en même temps que les matières azotées assimilables, glutine, albumine, fibrine, caséine, légumine, etc., des matières azotées non assimilables et tout à fait impropres, par conséquent, à la nourriture. Ainsi la paille de seigle, de blé, d'avoine, etc., contient de 2 à 17 pour 1,000 d'azote, sans que l'on puisse penser qu'elle est alimentaire pour l'homme et pour tous les animaux. On ne fait donc qu'une évaluation approchée, en prenant pour base la quantité des matières azotées. De plus, comme, en général, les substances azotées des *farines* renferment la même quantité d'azote, on détermine leur poids par le dosage de cet élément, en admettant que le poids de l'azote représente $\frac{1}{6,3}$ de celui de la matière azotée qu'il constitue.